

imbus d'eux-mêmes, mais aussi les personnages de la Bible, appelait des rapprochements avec des expressionnistes allemands, Otto Dix ou Emil Nolde entre autres. Dans la voie symboliste, quelques-uns de ses partis, quelques visages émaciés font penser au Suisse Ferdinand Hodler... Pourquoi faire de tels parallèles ? Sans doute pas pour établir des liens, mais pour dégager des parentés tant spirituelles que plastiques.

Ce que ce livre n'aborde pas du tout, c'est l'approche plastique de la peinture de Cornélius. Ses tableaux interpellent, choquent, effraient : on aimerait comprendre pourquoi et comment, en scrutant les moyens qu'il utilise. Ce faisant, il apparaîtrait que l'artiste est moins isolé qu'il n'y paraît : par exemple, le traitement de certains visages (entre autres ce saint Jean-Baptiste halluciné) avec la multiplicité de facettes angulaires a quelque chose à voir avec le cubisme analytique (rappelons qu'il se forme à Paris à l'époque où le cubisme éclate) : il fallait aborder le sujet. Les trois derniers chapitres aux titres prometteurs, le peintre de la femme, le peintre mystique, le peintre de la Bretagne, ne sont que des suites d'images avec seulement quelques lignes introductives.

Enfin, le livre est sous-titré : «un primitif du xx^e siècle»... Mais en quoi donc Jean Georges Cornélius est-il un primitif ? Il n'est à l'origine d'aucun courant pictural, il ne cultive pas le primitivisme, et sa peinture d'une intense spiritualité et d'un engagement social évident est d'une maîtrise technique et compositionnelle magistrale, aux antipodes des moyens d'un primitif...

Ce beau livre a le mérite d'exister, il va contribuer à la diffusion de cet œuvre hors norme, mais il appelle une suite complémentaire qui ne manquera pas de venir, qui situera enfin Jean Georges Cornélius au sein de l'art européen.

Denise DELOUCHE

Jean-Jacques MONNIER, *Résistance et conscience bretonne, 1940-1945 : l'hermine contre la croix gammée*, préface de Mona Ozouf, Fouesnant, Yoran Embanner, 2007, illustrations, 399 p.

L'ouvrage bénéficie d'une très belle préface de la fille de Yann Sohier, Mona Ozouf, qui vient dans son dernier ouvrage⁶ de montrer les choix possibles pour un militant breton de gauche. Jean-Jacques Monnier,

⁶ *Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, Gallimard, 2009, 259 p.

lui, étudie les militants bretons résistants tout en évoquant la résistance en Bretagne. Le résultat est un ouvrage hybride entre histoire, mémoire et volonté démonstrative. L'intention première est de montrer que l'on peut être breton, militant breton *et* résistant ; tous les historiens sérieux ont depuis longtemps démontré que le collaborationnisme, voire le nazisme d'un Lainé n'est le fait que d'une minorité ; la nouveauté est de mettre en exergue quelques spécificités tel le groupe Liberté.

D'emblée, l'auteur précise qu'il a voulu laisser la parole aux intéressés parce qu'il se méfie de « toute construction idéologique » et que son rôle « a été de classer et d'ordonner ces témoignages, divers comme les hommes et les situations, puis de les confronter aux sources d'informations historiques existantes qui permettront de les resituer dans leur contexte » (p. 14) ; en effet, il cite textuellement et longuement ces témoignages le plus souvent postérieurs. Ce procédé est aussi sous-tendu par la volonté de faire œuvre de mémoire.

Faire le lien entre militantisme breton et résistance face à l'occupant nazi nécessite de définir ce qu'est un militant breton, ce qu'est un résistant ; or, l'auteur donne des définitions fort larges. Le recours au *Dictionnaire historique de la Résistance*⁷ aurait permis de clarifier la notion de résistant. Que le militantisme breton concerne le politique ou/et le culturel, certes, mais peut-on considérer comme tel un individu qui ne s'est guère exprimé sur sa conscience bretonne, plus encore, comment un historien peut-il accepter que l'on définisse un résistant comme militant breton quand ce militantisme est postérieur à 1945 ? L'histoire n'est pas téléologie.

Malgré ces défauts, les apports de l'ouvrage ne sont pas négligeables. À travers une succession de portraits, l'auteur s'efforce de montrer les trajectoires multiples et complexes suivies par ces résistants bretons, militants ou non de la cause bretonne au moment où ils deviennent des résistants. Il a travaillé sur 200 ou 300 cas (p. 14 et 367), ce qui est peu par rapport au nombre réel de résistants (cf. les 1 300 cas que nous avons étudiés pour l'Ille-et-Vilaine), mais ces portraits aussi fouillés que possible, englobant l'avant 1939 et l'après 1945, permettraient à l'avenir une approche prosopographique éclairant les différents choix.

Après avoir retracé le combat des militants bretons fédéralistes et antifascistes d'avant-guerre rejetant l'orientation d'extrême-droite d'une fraction des dirigeants du PNB, il évoque des pages bien connues des

⁷ Sous la direction de François Marcot avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Lévisse-Touzé, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2006, 1187 p.

débuts de la résistance en Bretagne. Très tôt, dès juillet 1940, les Britanniques ont cherché à obtenir des renseignements en Bretagne mais aussi tout le long de la Manche car ils craignaient un débarquement allemand et voulaient réunir un maximum de renseignements sur l'état des forces ennemies ; par la suite, la construction du mur de l'Atlantique a entraîné la poursuite d'une activité importante de réseaux de renseignements et d'évasion. Une brève mise en perspective à l'échelle de la France aurait montré s'il s'agit d'une attitude exceptionnelle en zone occupée ou proche d'autres régions tel le Nord de la France.

L'apport le plus intéressant vient du chapitre 3 qui retrace l'existence du groupe Liberté en Loire-Inférieure, composé de jeunes militants nazairiens adhérents du PNB, issus de sa tendance progressiste, ayant participé aux *Bagadou Stourm*. Ce groupe, après avoir caché des armes et un poste émetteur en 1940, effectue des sabotages à partir de 1943 dans le triangle de Redon - Savenay - presqu'île de Guérande, puis participe au combat de la poche de Saint-Nazaire. Évoluant dans un milieu économique en expansion, avec une forte conscience ouvrière progressiste et antifasciste, leur militantisme breton est tourné vers une vision moderne de la Bretagne hostile au nazisme et à l'extrémisme de droite. Dans le même esprit, d'autres militants bretons ont appartenu à la Résistance comme Gaston Sébilleau de Redon, membre de *Seiz Breur* avant la guerre et, pendant la guerre, membre du réseau d'évasion Var. Jean-Jacques Monnier en vient à évoquer les «sympathisants anonymes» de la résistance, mouvance que les historiens connaissent sans pouvoir en saisir les contours, mais il affirme qu'«un nombre non négligeable était ou sera de conviction bretonne» (p. 295) ; à trop vouloir démontrer, on peut affaiblir le propos.

Dans les autres chapitres, il évoque aussi bien la résistance en Bretagne que la participation de Bretons aux combats alliés. Une meilleure connaissance de l'historiographie aurait évité des approximations sur l'OSS, le STO, sur les appartenances résistantes, voire sur l'influence de Maurras (sans doute réelle pour une certaine élite mais pas pour le paysan breton), Bernard-Henri Lévy n'étant pas la meilleure référence sur ce sujet.

En conclusion, l'auteur souligne à juste titre que le refus de tout manichéisme est nécessaire pour étudier cette période ; les aveuglements, les revirements, les ambivalences la caractérisent en Bretagne comme ailleurs en France.

Jacqueline SAINCLIVIER